

LE TOURNANT DES RÊVES

Il faut prendre garde aux rêves des hommes. D'eux naissent inventions et folies, crimes et grandes actions. Je n'ai point en vue ces rêves nocturnes qui surgissent des digestions individuelles, mais ces songeries éveillées qui s'emparent d'une génération, d'un monde. Pendant un siècle il y aura parfois un fonds commun de ces errements de l'esprit, plus longtemps même. Des peuples porteront en eux leurs épopées, à la garde des troupes comme dans les casernes militaires, les provinces mortes, sur les livres délaissés des collèges. On n'a jamais systématiquement écrit l'histoire des rêves, de leurs variations. Étrange ressemblance dans toutes les jeunes têtes d'un temps, qui ont pour modèle Achille ou Werther ! Il faut de grands bouleversements pour que ces rêves-là se brisent, et d'autres renaissent, avec d'autres costumes, d'autres sentiments, d'autres buts.

Il y a eu des rêves plus ou moins universels. D'abord, ils appartenaient à un groupe social, à une nation. Qu'est-ce qui les portait hors de leurs limites ? Combien de leurs contemporains lisaient Ovide ou Virgile ? Nous les voyons bien renaître au moyen-âge, mais dix siècles ont passé. Même les rêves qui furent les plus grandes épidémies humaines, les religions, c'étaient d'abord des rêves locaux, il y avait trois pas de Jéhovah à Baal, les Zeus ou Jupiter ne quittèrent point les bords de la Méditerranée. Puis vint l'un des plus vastes rêves de tous les temps, le rêve de Judée : il faut savoir être juste pour sa grandeur, sa force, son enivrement. Pourtant le monde de Jésus mit des centaines d'années à mériter le nom de catholique, et toujours se heurta au bien plus vaste empire des Infidèles. Il y eut l'Islam, Brahma, Confucius... Des continents entiers n'en entendirent point parler. À côté de ces contagions-là, bien sûr, les poésies purement humaines semblent des ivresses bornées. Pourtant, avec les temps, leur domaine s'accroît. Mais enfin, on sait comme elles se répandent, et ce n'est le plus souvent qu'à la longue. Il y a cent cinquante ans de la mort de Pétrarque au temps où les armées de François I^{er} rapportent dans leurs bagages les sonnets et les chansons in vita e in morte della Madonna Laura, et qu'on se met à pétrarquiser à Lyon et sur la Loire. Et qu'est-ce que le chemin de Milan

à Paris ! De son vivant, et pour un siècle et plus, Shakespeare ne sort pas de son île. Il faut pour que le Romancero espagnol vienne faire la relève des Grecs et des Romains chez nous, que les soldats de Napoléon aient traîné avec eux à Madrid

Au fond dans les chambres peintes
Du palais Masserano

les deux enfants, Abel et Victor, du général Hugo. Et l'appel de Roland à Roncevaux, eût-il repris sens, sans Waterloo ? Peu à peu, dans le brassement de l'histoire, à travers le temps et l'espace, les rêves font tache d'huile, les histoires de la Renaissance donnent Fabrice del Dongo, le partage des chimères ne se fait plus entre les quatre murs d'un pays, mais pourtant il s'agit d'un monde limité, qui n'atteindra ni l'immense Chine, ni l'Inde, ni l'Afrique Noire, ni..., et socialement limité. On ignore, dit Maïakovski, ce que les paysans du temps de Nicolas I^{er} pensaient de Pouchkine, puisqu'ils ne savaient ni lire ni écrire. Et croyez-vous que même alors en France, les canuts de Lyon qui écrivaient sur leurs drapeaux Du pain ou la mort avaient des rêves en commun avec l'Enfant du siècle, voyaient derrière leurs yeux fermés l'orient de Byron, ou l'Allemagne nervalienne ? Les rêves dont je parle furent longtemps les rêves de quelques-uns, limités dans la profondeur des peuples et l'horizon des champs.

Mais il n'y a guère plus de vingt ans après que Maïakovski disparaisse, pour que sa contagion à lui passe par toute la terre. Quinze pour que Tchapaev ait eu en Amérique du Sud ou chez nous le visage de Roland. Nicolas Ostrovski est mort depuis trois ans, quand vient la guerre de France, où j'ai entendu des soldats dans la nuit des cantonnements, parler de Kortchaguine, la face vers les étoiles. Du Mexique au Japon, Eisenstein vivait encore, que régnait déjà le mythe du Potemkine. Le poème pédagogique a formé les soldats de Stalingrad et, comme dit l'autre, bouleversé Billancourt, à peine le temps qu'il s'écrive. Et c'est en Birmanie ou au Chili comme en France. Et non plus l'affaire des happy few, malgré les prisons, les polices, la superbe des critiques, les déluges verbaux, les livres brûlés. Pour la première fois depuis que le monde est monde, des rêves ont le même ciel sous tous les cieux, et dans les maisons patriciennes où les fils et les filles secrètement enflamment leurs yeux, aux lueurs d'Octobre, et dans les coronas du Nord, les mines des Asturies, les Harlem américains... Pour la première fois, les barrières de l'imagination sont renversées, et le domaine du Christ n'est plus limité par celui de Mahomet, et le coolie de Canton a suivi le chemin de l'ouvrier des usines Poutilov, Joliot-Curie ce sont les siens qu'il retrouve dans Le Député de la Baltique, Robeson chante indifféremment Old man River ou Les Bateliers de la Volga... O grand Festival des rêves ! voici tout juste quarante ans que tu as commencé ! Dix jours qui ébranlèrent le monde, écrivit John Reed. Au

quarantième octobre, nous le voyons mieux que jamais : c'est dans ces jours-là que se prend le tournant des rêves pour l'humanité tout entière.

* * *

Mais le coup de canon du croiseur Aurore ne fait qu'annoncer ce qui suit. Le tournant ne se fait ni en un, ni en dix jours. Même sur la Néva, même devant le Kremlin où, en contre-bas, à côté du Musée Historique, plus de dix ans encore demeurera sous un porche la vierge d'Iversk qui bénit les pendaisons de crémaillère. Ni dans les chansons, ni dans les âmes... Dans les chansons, à cette heure-là, il y a bien Demian Biedny, ses vers « simples et compréhensibles pour tous », qui servent alors, au jour le jour, ceux qu'aident les rimes mises à ce qu'ils pensent. Il faut bien dire que ce n'est pas un grand poète, s'il est loin de mériter ce mépris dont on a voulu l'entourer. Et moins simple, et moins compréhensible pour tous, au lendemain de l'Octobre, Alexandre Blok écrit Les Douze (janvier 1918) :

...Ils s'en vont, démarche altière
 En arrière, un chien galeux,
 En avant, un drapeau rouge
 A la main, une ombre bouge
 Invisible à tous les yeux,
 Imprenable pour les balles,
 Sur la neige perlée d'opales,
 Par delà les avalanches
 Dans les brumes, dans le vent,
 Couronné de roses blanches,
 Jésus-Christ marche en avant (1).

Je me souviens, écrit Maïakovski, d'avoir, aux premiers jours de la Révolution, passé à côté d'une silhouette de soldat maigre et courbé, se réchauffant à un feu de bois allumé devant le Palais d'Hiver. On m'avait interpellé. C'était Blok. Nous marchâmes jusqu'à Dietski Podiezd.

Je lui demande : « Ça vous plaît ? » — « C'est beau ! » — dit Blok, et il ajouta ensuite : « Chez moi, à la campagne, ils ont brûlé la bibliothèque ».

Ce « C'est beau ! » et ce « ils ont brûlé la bibliothèque », c'étaient deux façons de sentir la Révolution, liées de façon fantastique dans son poème « Les Douze ». Les uns prenaient ce poème pour une satire de la Révolution, les autres pour un poème à sa gloire.

Les blancs se délectaient à la lecture du poème oubliant le « C'est beau ! », les rouges se délectaient oubliant la malédiction contenue dans le « ils ont brûlé la bibliothèque ».

(1) Traduction de Gabriel Arout.

Le symboliste devait démêler lequel des deux sentiments était le plus fort en lui. Glorifier ce « C'est beau ! » ou gémir sur cet incendie, Blok dans sa poésie n'a pas choisi.

Je l'ai entendu cette année (1) en mai à Moscou : dans une salle à demi-vide, comme un cimetière silencieux, il récita d'une voix triste et douce de vieilles strophes sur le chant tzigane, sur l'amour, sur une belle dame, — le chemin ne menait pas plus loin. Plus loin il y avait la mort. Et elle est venue.

Dans son autobiographie, Maïakovski note que pour les futuristes l'Octobre, sans hésitation, est leur révolution : mais l'art des futuristes est-il celui de la révolution ? Valeri Brioussov sans doute, l'événement l'entraîne, qui dressa sa négation devant Lénine en 1905. Il y a les hommes de 1905 un peu partout, et Gorki d'abord, lui aussi à plusieurs reprises en désaccord avec Lénine : « Je sais que je suis mauvais marxiste. Et puis, nous autres artistes, nous sommes quelque peu irresponsables... » En Biélorussie, Ianka Koupala, Iakoub Kolas ; en Arménie Ovanncs Toumanian, et quelque part en Europe Isaakian... Je pourrais me promener de pays en pays, où roule l'écho d'Octobre dans ce qui sera l'Union Soviétique. Et voici les jeunes gens d'alors, ma génération. En Ukraine, Maxime Ryłski : qu'écrivait-il en 1917, dans son village de Romanovka (il avait vingt-deux ans) ?

Des chiots blancs sur de la paille,
Le soleil chauffe leurs petites gueules de chiots
Le héron est dans le ciel, mais sur la maison
Les ombres des branches errent et tremblent.

On entend dans les chambres tinter la vaisselle
Une petite chanson arrive des champs
Et c'est comme si l'on attendait un hôte de là-bas
Du pays qui n'est plus que tout cher.

Nous étendrons la nappe sous les arbustes,
Nous déboucherons un vin clair
Et, attentifs au bruissement au-dessus de nous,
Nous nous rappellerons tout ce qui fut il y a si long-
[temps.

Ou en Géorgie, il a vingt-deux ans aussi, Titzian Tabidzé qui hier encore ainsi traçait son propre portrait (novembre 1916) :

Profil à la Wilde. C'est une infante innocente
Que je vois au salon dans le cadre du miroir
Ces épaules sous la pèlerine
Je les baiserais et n'en serai pas glacé.

(1) Alexandre Blok est mort le 4 août 1921.

D'une main inquiète feuilletant
Un petit tome de poésie exquise,
Je m'allume d'un jeu d'améthyste
Comme une bague d'un feu de sardoine.

Qui suis-je ? Un dandy en robe orientale.
Moi, à Bagdad, dans une cape déboutonnée,
Je relis Mallarmé.

Advienne que pourra, mais ô jeune vie,
Je te dresserai et te briderai
Et ne te permettrai pas de te perdre dans la ténèbre.

ce même. Titzian Tabidzé, dans la nuit du 25 octobre (7 novembre) 1917, écrivait à Koutaïs :

Pétersbourg
Le vent des îles frise les mers.
D'une bombe a sauté le repaire des voleurs.
Les femmes traînent, tremblantes de froid,
Que la nuit et l'alcool secouent

Combat brûlant. Bruits d'une mêlée brutale.
Vapeur humide des vareuses en sueur. Brume.
Le cavalier de bronze abaisse ses bras
La Moïka lèche les cadavres.

Mais la réponse du siècle n'est pas douteuse,
Et l'issue de la lutte décidée.
La nuit ne retiendra qu'un nom : Lénine,
Et oubliera le reste comme un songe...

Mais ce n'est qu'en 1921 que la Géorgie devient soviétique, dix mois après l'Arménie, où déjà Eghiché Tcharentz écrit Le pays de Nairi... Mais demeurons encore à Moscou.

* * *

Il y a la bataille des rues. Il y a le croiseur Aurore. Mais la bagarre continue ailleurs. Dans les âmes, les chansons. Entre des hommes d'une autre sorte. On lit dans les souvenirs de Lidia Seïfoullina (1) :

Valéri Briousov présidait. Pendant le discours de Vadim Cherchenevitch sur l'imaginisme, il commença à se faire dans la salle un vague mouvement. Ceux qui étaient assis devant regardèrent en arrière. Ceux qui occupaient les places de derrière se soulevèrent, cherchèrent du regard quel-

(1) Novembre 1920. Intervention dans la grande salle du Musée Polytechnique, à Moscou, à la soirée « La littérature russe devant son tribunal ».

qu'un devant. Le chuchotement dans les rangs avait crû et on entendait déjà de tous côtés : « Maïakovski, Maïakovski »

Le poète, dans un paletot gris d'hiver, avec un col d'astrakan gris foncé, une toque de la même fourrure, se tenait debout au milieu d'un des passages... Les auditeurs applaudirent, firent du bruit. Maïakovski cria comme un crieur public :

— Attention ! Écoutez ! Communication sensationnelle ! Extraordinaire événement devant le Tribunal du Peuple !

Un silence complet se mit à régner. Modérant sa voix, Maïakovski poursuivit :

— J'arrive à l'instant de la Chambre du Tribunal du Peuple. On débattait un cas extraordinaire : des enfants avaient tué leur mère. Ils se justifiaient en disant que la mère était une grande salope ! Débauchée et vénale. Mais le point est que la mère tout de même était la poésie, et ses petits les imaginistes.

La salle rit en chœur. Les imaginistes, assis sur la scène, s'élançaient littéralement vers Maïakovski. Le poète se débarassa d'eux d'un léger geste de la main, et se mit à parodier les vers des imaginistes. Valeri Brioussov dut plusieurs fois agiter sa sonnette présidentielle, puis il l'abandonna sur la table, et s'assit, croisant ses bras sur sa poitrine.

Sur la table du praesidium, bondit le maigre et haut Essénine, dans un costume élégant, fâché tout à fait comme un enfant, il s'arracha on ne sait pourquoi la cravate, ébouriffa ses cheveux bouclés d'or passé, pommadés, s'écria d'une voix sonore et claire, et forte aussi, mais d'un timbre autre que chez Maïakovski :

— Ce n'est pas nous, mais vous qui tuez la poésie ! Vous n'écrivez pas des vers, mais des « agitioz » ! » (1)

D'une basse épaisse, vraiment comme « une sirène à gorge de cuivre », Maïakovski lui répliqua :

— Et vous, des « Kobyliz » ! » (2)

Pour le faire taire, Essénine se mit à crier de ses vers hystériquement. Maïakovski écouta un peu et se mit à réciter ses œuvres, étouffant absolument Essénine. L'auditoire se démenait positivement : sifflets, applaudissements, cris, tapement des pieds. Mais Maïakovski récitait tranquillement, précisément, merveilleusement. Et « l'élément » s'apaisa. Le silence se rétablit. Les vers de Maïakovski sonnaient sur la foule de tout poil des disputes littéraires effectivement, « comme une caresse, et un mot d'ordre, et la baïonnette et le knout ». Ils étaient victorieux non seulement pour l'expressivité verbale, mais aussi par leur potentiel politique (3).

(1) Mot de mépris à l'égard des « agitki », vers d'agitation. En ce temps-là Maïakovski travaillait aux « fenêtres de la Rosta », écrivant au jour le jour des vers d'affiche.

(2) Mot de mépris, calqué sur le précédent, fait avec *Kobyła*, jument, pour souligner le caractère rural de la poésie d'Essénine.

(3) Lidia Seifoullina (Souvenirs, 1941).

Bon. Cela n'a l'air que d'une querelle littéraire. Les deux protagonistes en sont tragiquement morts. Il faut y voir un peu plus que les mots qu'on se jette. Et suivons, voulez-vous, Essénine, hors de la salle du Musée Polytechnique.

C'est en 1924 qu'il décrira son retour au pays. Le voilà qui revient au village natal... Je n'ai pas la prétention de traduire. Un poème comme cela, cela se raconte plutôt.

C'est au village de Konstantinovo, où il est né en 1895 — la même année que Rylski, que Tabidzé — dans le gouvernement de Riazan, qu'Essénine revient chez sa mère. Voilà des années qu'il n'y est point revenu, en tout cas pas depuis octobre. Les circonstances de sa vie privée l'ont entraîné plusieurs années hors de Russie. Et à Konstantinovo, tout est changé, il ne reconnaît rien, pas même la maison paternelle. Voici le cimetière où les croix pourrissantes sont

Comme si bras ouverts les morts
S'étaient figés au corps-à-corps

Mais voici sur le sentier passer un vieillard. « Passant ! — Montre-moi, l'ami, — Où vit ici Essénine, Tatiana ? » — « Tatiana... Hum... C'est la maison suivante. Et que lui es-tu ? Un parent, ou, peut-être, son fils perdu ? » Bref, c'est son grand-père qu'il n'a point reconnu, quatre-vingt-dix ans. La première question du vieillard sera : « Tu n'es pas communiste ? ». Non, Serioja n'est pas communiste, mais ses sœurs sont au Komsomol, et c'est pour le vieillard une affreuse honte. Plus d'icônes à la maison, la croix enlevée de l'église, il n'y a plus qu'à s'en aller dans la forêt prier devant un tremble... Le fils arrive chez sa mère. Et du logis familial, il dira

Ici même une vache éclaterait en sanglots
A regarder ce pauvre petit coin,
Au mur, un Lénine de calendrier...

Des voisins viennent. Personne ne le reconnaît, pas même le roquet qui l'a reçu sur le seuil d'un aboiement « à la Byron ». C'est ici que vivent ses sœurs. La grand-mère et la mère sont tristes. Mais les filles rient gaiement. Lui aussi il a changé, Serioja.

Bien sûr, pour moi Lénine non plus n'est une icône.
Je connais le monde...

Et voici que sa jeune sœur se met à faire de la propagande, elle « ouvre comme une Bible un Capital ventru »... Marx, Engels, qu'au grand jamais n'a lu Essénine.

Et ça me fait rire
Que cette vive fillette
En tout ainsi me prenne par le collet...

Et voici le poème suivant, Rouss Sovietskaïa, que traduire la Russie des Soviets, c'est trahir, n'ayant point en français le court vocable archaïque qui se substitue à Russie :

Cet ouragan passa. Peu de nous fut sauvé.
Que d'amis à l'appel il faut porter manquants.
Et comme un orphelin je retourne au pays
Où je n'ai pas été de huit ans...

Il ne peut se remettre d'être ici pour tous un inconnu, un pèlerin morose qui vient Dieu sait d'où... lui, lui, citoyen de ce village qui n'aura de célébrité que parce qu'ici naguère une bonne femme a enfanté « un scandaleux barde de Russie ». Mais n'est-ce pas qu'une lumière nouvelle éclaire une autre génération dans les chaumières ? Déjà Essénine s'est fané pour eux, de nouveaux adolescents chantent des chansons nouvelles, ce n'est plus le village, mais toute la terre qui est leur patrie.

Hélas, patrie ! Comme je suis devenu risible.
Aux joues creuses erre un rouge séché.
La langue des concitoyens m'est devenue comme
[étrangère.
Dans mon propre pays je suis un étranger.

Ce sont les réunions, les mœurs nouvelles, le langage maladroit des paysans...

Déjà le soir. D'un or liquide
Le couchant arrose les champs gris
Et pieds nus, comme des génisses sous le portail,
Les peupliers trempent dans les fossés.

Et il y a, à la veillée, déjà l'ancien combattant de la guerre civile qui parle de Perekop, de Boudienny. Serioja à tout cela aussi est un étranger, mais voici les jeunes paysans du Kom-somol qui arrivent de la montagne, et leur accordéon s'entend de loin. Les vers qu'ils chantent ne sont point d'Essénine, mais de Demian Biedny : « Voilà comment est le pays ! Dans quel aveuglement ai-je donc crié dans mes vers que j'étais à l'unisson du peuple ? — Ma poésie ici n'est plus nécessaire, — Et sans doute moi-même non plus... »

Mon Dieu, ne le jugez pas si sévèrement ! Sans doute plus que du rouge à ses joues caves, est-il risible de cet orgueil blessé. Mais il faut entendre pourtant les vers russes, comme ils chantent, comme ils pleurent...

Nou, chto j !
Prosti, rodnoï priout.
Tchem sosloujil tebe — i tem ouj ia dovolen.

Pouskaï menia segodnia ne poiout, —
Ia pel todga, kogda byl kraï moi bolen

(Mais quoi ? — Pardonne, asile bien-aimé. — Du peu que je t'ai servi, je suis déjà content. — Qu'on ne me chante donc plus aujourd'hui, J'ai chanté alors que mon pays souffrait...)

J'entends à peine ce qui suit : ce ton amer du j'accepte tout... prêt à aller sur les sentiers battus. Et cet engagement conditionnel : Je donnerai toute mon âme à l'Octobre et au Mai. Sauf ma lyre chérie que je ne donnerai pas... (Ah, j'imagine comment cette lyre chérie-là, en pouvait parler Maïakovski !)
Mais Essénine n'avoue-t-il pas dans un autre poème d'alors :

Je ne suis pas un homme nouveau !
A quoi bon le cacher ?
Je suis demeuré un pied dans le passé...

C'est dans ce poème-là, qu'il dit, avec cette nostalgie étrange à vingt-neuf ans, qu'il voudrait retrousser son pantalon et courir derrière le Komsomol... Vingt-neuf ans, 1924. Il n'a plus devant lui que deux années de vie jusqu'à ce dernier poème :

Au revoir, mon ami, au revoir,
Mon cher, je t'ai dans mon cœur.
Une séparation décidée par avance
Promet une rencontre dans l'avenir.

Adieu, mon ami, sans poignée de main ni paroles.
Ne t'attriste pas, ne chagrine pas ton front.
Dans cette vie mourir n'est pas neuf,
Mais vivre non plus, bien sûr, n'est pas plus nouveau.

On sait qu'à cela Maïakovski, comme à Essénine au Musée Polytechnique en novembre 1920, devait répondre

Dans cette vie il est aisé de mourir.
Construire la vie est autrement difficile

Et longtemps on pensera à cet étrange dialogue des poètes. Où triomphe autre chose que ce qui semble triompher. A cause d'abord de la mort qui déconcerte. Puis finalement, la parole reste à la vie.

* * *

Qu'Essénine est un grand poète, ne disons pas que cela ne change rien à l'affaire. Et il faut regarder avec beaucoup de gravité ce spectacle, du grand poète débordé par son temps, perdu parmi les siens, à qui sa jeune sœur fait la leçon, et qui reste là, dépassé. Il n'a pas, il n'a qu'incomplètement su pren-

dre le tournant des rêves. Car on ne peut dire qu'il ne s'y soit efforcé.

A l'heure où Essénine amèrement regrette de ne point trousser son pantalon pour courir après le komsomol, il y a déjà un an que le livre de Fourmanov Tchapaev a vu le jour. Qui est à cette heure l'ancien combattant qui rabâche à la veillée ? L'homme qui a un pied dans le passé peut-il comprendre qu'avec le tournant des rêves, le paysage a changé, et les hommes. Voici le héros nouveau, voici les mythes du monde moderne, bien que ce mot sonne étrangement dans nos rêves réels, où il n'y a plus de place ni pour Achille ni pour Werther. Lénine vient de mourir et déjà naît la génération nouvelle, qui ne se borne pas à chanter les vers de Demian Biedny, comme les komsomols de Konstantinovo. Ils ont leur chant à eux, ils s'appellent Fadeev, Léonov, Vichnievski, par exemple.

Nous sommes de l'autre côté du tournant.

* * *

De ce côté-ci, voici les grands thèmes du rêve universel. Celui-ci commence avec John Reed, et mêle l'apologétique à la calomnie, la clameur antisoviétique à l'enthousiasme, le vrai et le faux, l'utopie et la caricature. La littérature nouvelle le nourrit d'abord du premier thème que la vie a introduit en elle, le thème de la guerre civile.

Ce n'est pas une littérature fade, elle est ce qui naît des terribles années d'un pays déchiré, envahi par des armées étrangères où la famine et le choléra sont part intégrante du décor quotidien. Le Torrent de Fer de Sérafimovitch, Le Ciment de Gladkov, La Chute de Daïr de Malychkine, La Semaine de Lébedinski, La dernière division de cavalerie, de Vichnievski, Le Train Blindé de Vsevolod Ivanov, L'Année de Pilniak, Cavalerie Rouge de Babel, œuvres de force et de valeur inégales, mais qui ont en commun cette violence des premières années vingt. Comment n'en point rapprocher ce passage de Lénine, dans la Pravda du 2 juillet 1918 :

Une guerre qui dure de longues années est-elle concevable sans retour à la sauvagerie des armées et des masses populaires ? Non, sans doute. Pendant plusieurs années, si ce n'est pour toute une génération, de pareilles suites d'une guerre de longue durée sont incontestablement inévitables. Et nos « hommes dans leur étui » (1), nos intellectuels bourgeois, ces poules mouillées qui s'appellent « social-démocrates » et « socialistes » font chorus avec la bourgeoisie en mettant les manifestations de sauvagerie ou la cruauté inévitable des mesures de lutte, accompagnées de cas particulièrement graves de sauvagerie, sur le compte de la révolution — bien qu'il soit clair comme le jour que cette sauvagerie est créée

(1) Suivant l'expression de Tchekhov.

par la guerre impérialiste et qu'aucune révolution ne peut se libérer de pareilles conséquences de la guerre sans une longue lutte, sans une série de cruelles répressions (1).

Et deux ans plus tard, dans La Maladie infantile du communisme, Lénine disait aussi :

Nous pouvons (et devons commencer) à construire le socialisme, non pas avec du matériel humain imaginaire ou que nous aurions spécialement formé à cet effet, mais avec ce que nous a légué le capitalisme. Cela est très « difficile », certes, mais toute autre façon d'aborder le problème est si peu sérieuse qu'elle ne vaut même pas qu'on en parle (2).

Ces phrases de Lénine éclairent le caractère même de cette littérature des années 20, Et Le Cuirassé Potemkine d'Eisenstein. Le thème de la Guerre Civile pourtant dépasse ces années-là. Il entrera dans les romans qui ne verront le jour que bien plus tard comme Le Chemin des Tourments d'Alexis Tolstoï, la trilogie de Constantin Fédine, Solitude de N. Virta, tout le théâtre de Vsevolod Vichnievski pour la littérature russe, Les Cavaliers de Ianovski pour l'ukrainienne, Le Commissaire de Mekhti Gousseïn pour l'azerbaïdjanaise. etc. Peut-être si l'on y regardait de près, verrait-on qu'avec les années, le thème s'est humanisé, parce qu'il a pris la perspective de la construction du socialisme, des développements nouveaux de l'homme. Il y a entre les héros du Ciment et ceux de Premières Joies ou du Chemin des Tourments une différence certes, dans l'art, comme d'un primitif à un tableau de la Renaissance, mais dans le matériel humain surtout.

Et, dès les premières années, au thème de la guerre civile viennent se mêler d'autres thèmes qui, plus tard, prendront une autre ampleur. Comme celui des Délinquants, de L. Seïfoullina (1921), (3) qui sera dix ans plus tard celui du Poème Pédagogique de Makarenko, au théâtre des Aristocrates de Pogodine, au cinéma du Chemin de la Vie de Ekk. Comment ne pas noter que ce thème, s'il a sa cause immédiate dans les enfants vagabonds de l'époque de la dékoulakisation, est la forme dialectique d'un ancien thème de la littérature classique russe, celui du relèvement de la prostituée, le thème tolstôïen de Résurrection ?

Mais, bien sûr, la place première dans la littérature de cette société en chantier revient au travail. A toutes les formes de travail. Et ici, on ne peut isoler livres et auteurs pour donner des exemples dérisoires. A moins d'énumérer les romans de production, qui ont justement lassé le lecteur soviétique, où le travail est matière romanesque en soi, et l'homme disparaît. Non, ce n'est pas ce qu'est au vrai devenu le thème du travail dans la littérature soviétique, il y est chair et sang de tous les livres, il y est la morale, plus que le thème. La vie réelle entoure le romancier et dans ce pays-là qui ne travaille pas n'existe pas.

(1) Traduit par Jean Fréville.

(2) Traduit par Jean Fréville.

(3) Et de son roman *Virineta* (traduit en français, N. R. F. éd.).

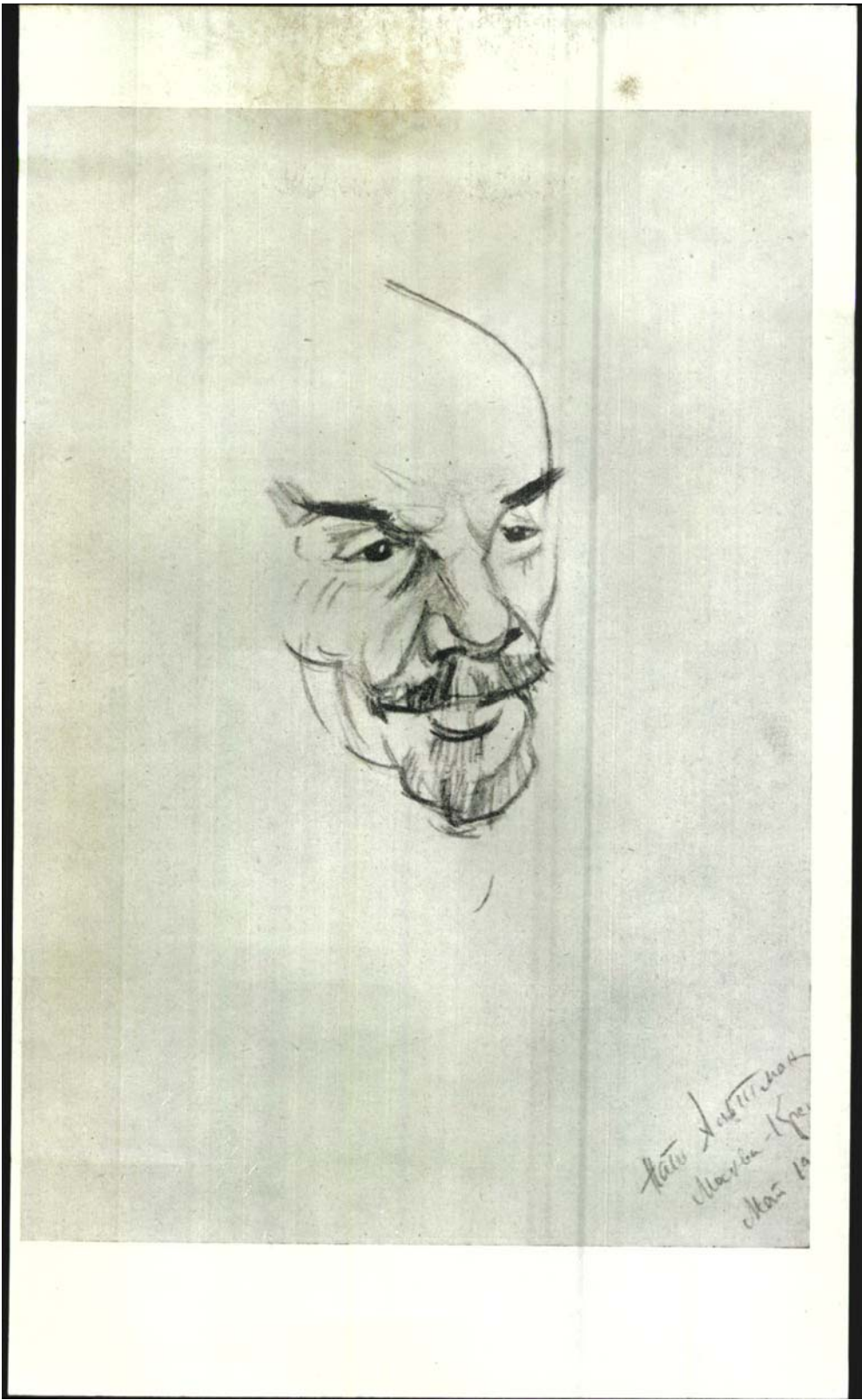
Dans le roman soviétique, le travail est aussi le paysage : l'usine, les grands chantiers, la construction.

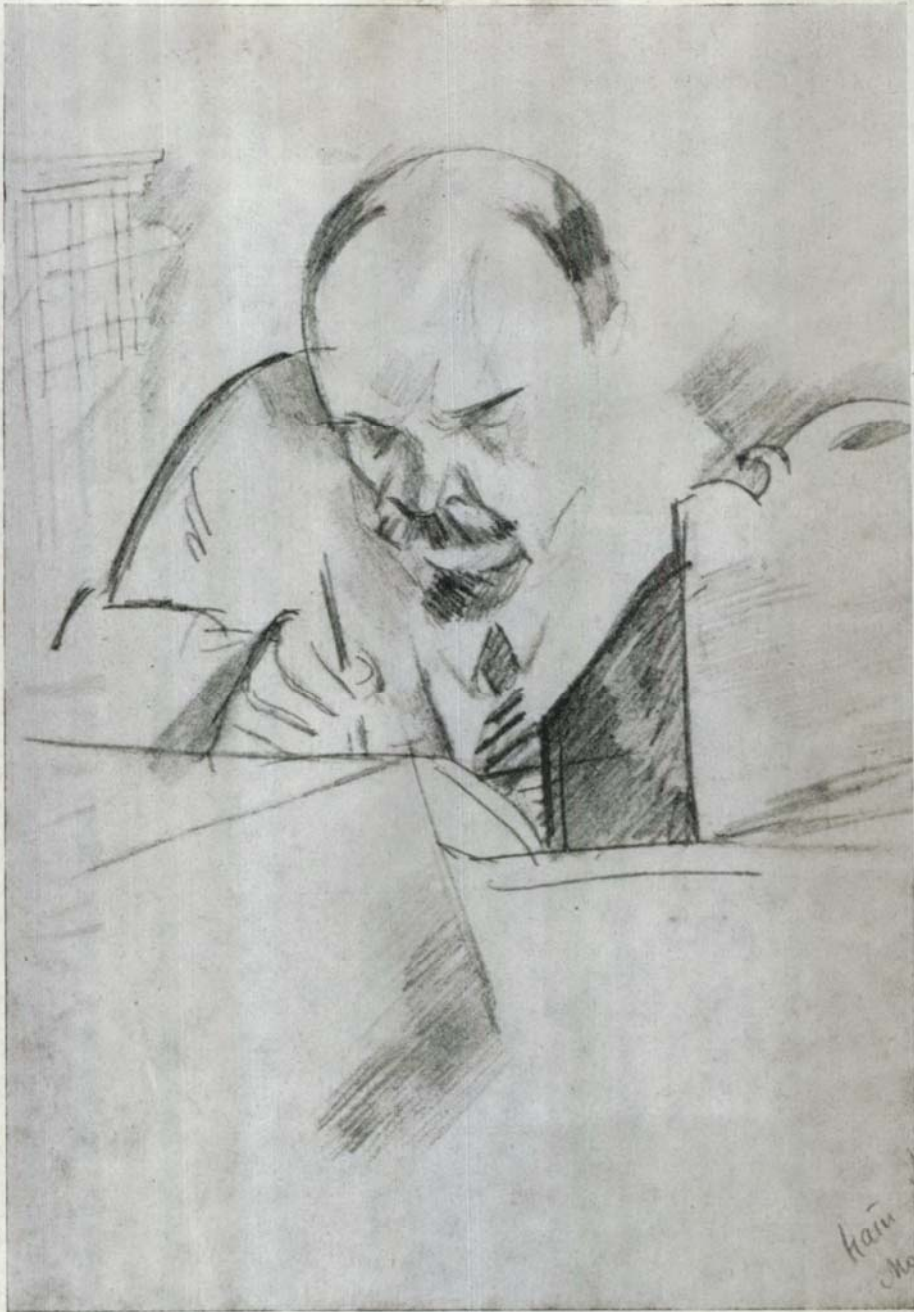
Déjà d'une génération sur l'autre, le caractère soviétique de la littérature s'est modifié, et je dis cela pour Fadeev de La Défaite à La Jeune Garde, pour les deux grands romans de Cholokhov, Sur le Don Paisible et Terres Défrichées, et ce livre hors série Et l'acier fut trempé de Nicolas Ostrovski. En même temps est née de cet immense pays de la terre, où peut-être le paysage naturel ne prend pour la première fois son aspect véritable que grâce à l'avion, une littérature paysanne comme aucun pays n'en a jamais connue. De Léonov à Ovietchkine par Galina Nikolaeva, l'énumération rebuterait. Ne faudrait-il y faire une place à Verte Terre, du grand écrivain letton Oupite ? D'autant que ne s'arrêtant pas en si beau chemin, on devrait le compléter de l'énorme moisson que la Guerre Patriotique, comme on appelle là-bas la guerre contre Hitler, a produite, où je me bornerai à nommer Kazakiévitch, Polevoï, Grossman, Beck. Et parce que je m'en vais par le chemin des thèmes, où se placent les écrivains qui ont un visage multiple, comme Pavlenko, Kataev, Ehrenbourg, et faut-il vraiment placer à part les romans historiques des Russes Iouri Tynianov et Alexis Tolstoï, du Kazakh Moukhtar Aouézov, du Tadjik Saddridine Aini, de l'Arménien Démirtchian, du Géorgien Gamsakhourdia, par exemple ? Je ne fais pas un palmarès : dans tout cela on ne voit pas les œuvres de la critique sociale, satire ou non, qui de La Punaise ou des Bains de Maïakovski, vont par Ilf et Petrov aux romans discutés d'aujourd'hui, car ils ne sont pas seuls à traiter de cet autre thème essentiel, le mal sous les traits de la bureaucratie. Il ne suffit plus de classer les thèmes pour rendre compte de la valeur de rêve qu'il y a chez Vera Panova, dont l'œuvre est entièrement traduite en français, ou de toute la poésie des seize républiques dont nous ne possédons strictement rien, en dehors de Maïakovski, malgré quelques essais anthologiques, rien qui nous donne l'image d'aucune œuvre, et ni de Blok, ni d'Essénine, ni de Bagritski, ni de Pasternak, ni d'Asseev, ni de Tvardovski, ni de Kirsanov, ni de Tikhonov, ni de Marchak ; mais non plus pour l'Arménie d'Issaakian et d'Eghiché Tcharentz ; pour l'Ukraine de Tytchina, de Pantch, de Rylski ; d'aucun des deux Tabidzé, pour la Géorgie (Galaktion et Titzian), ni de Gueorgui Léonidzé ; et je ne puis ici assurer la balance des nations, mais encore faudrait-il nommer les nouveaux venus ; Martynov, Slouski, par exemple pour en revenir à la Russie.

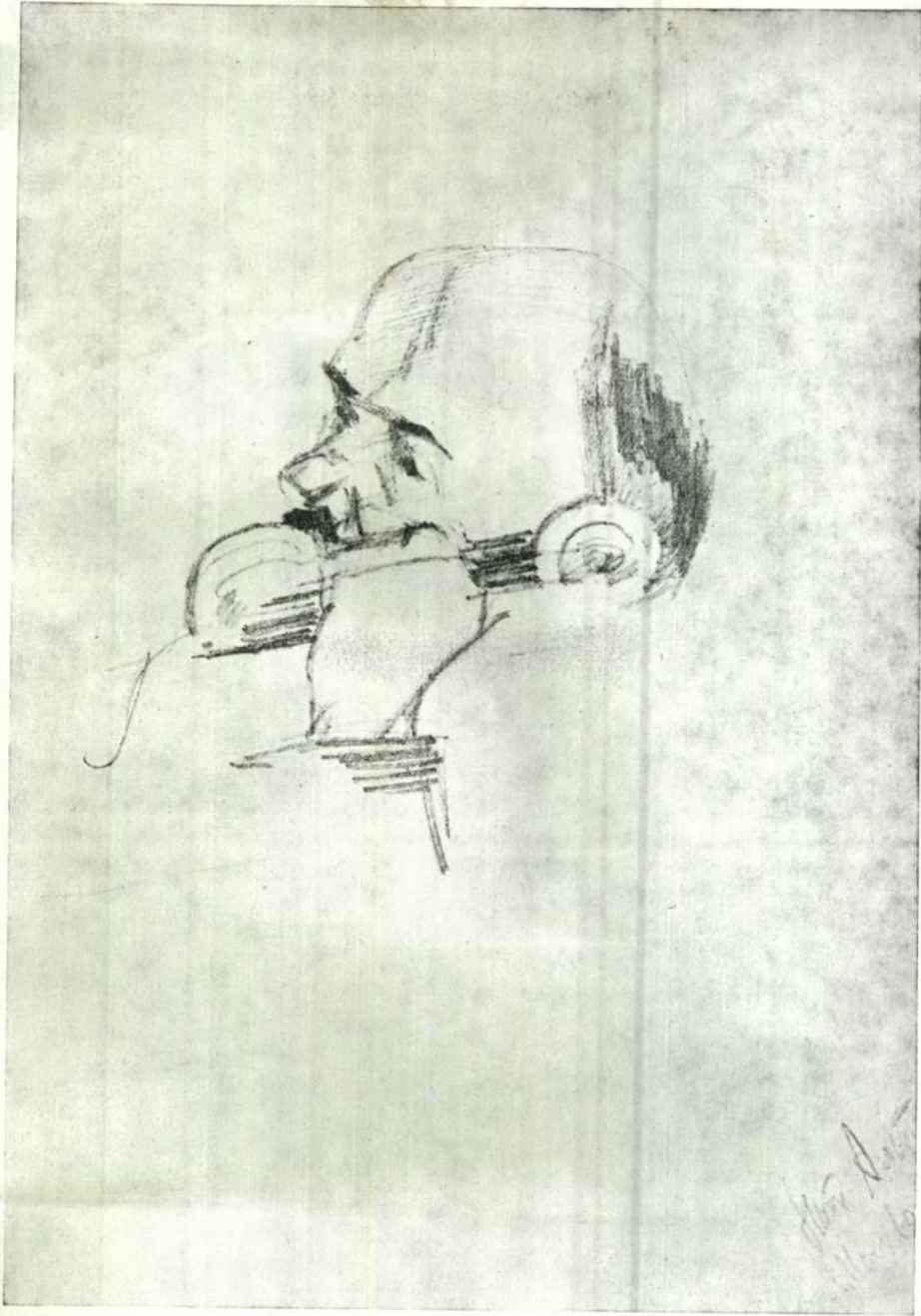
Une curiosité nouvelle nous est née.

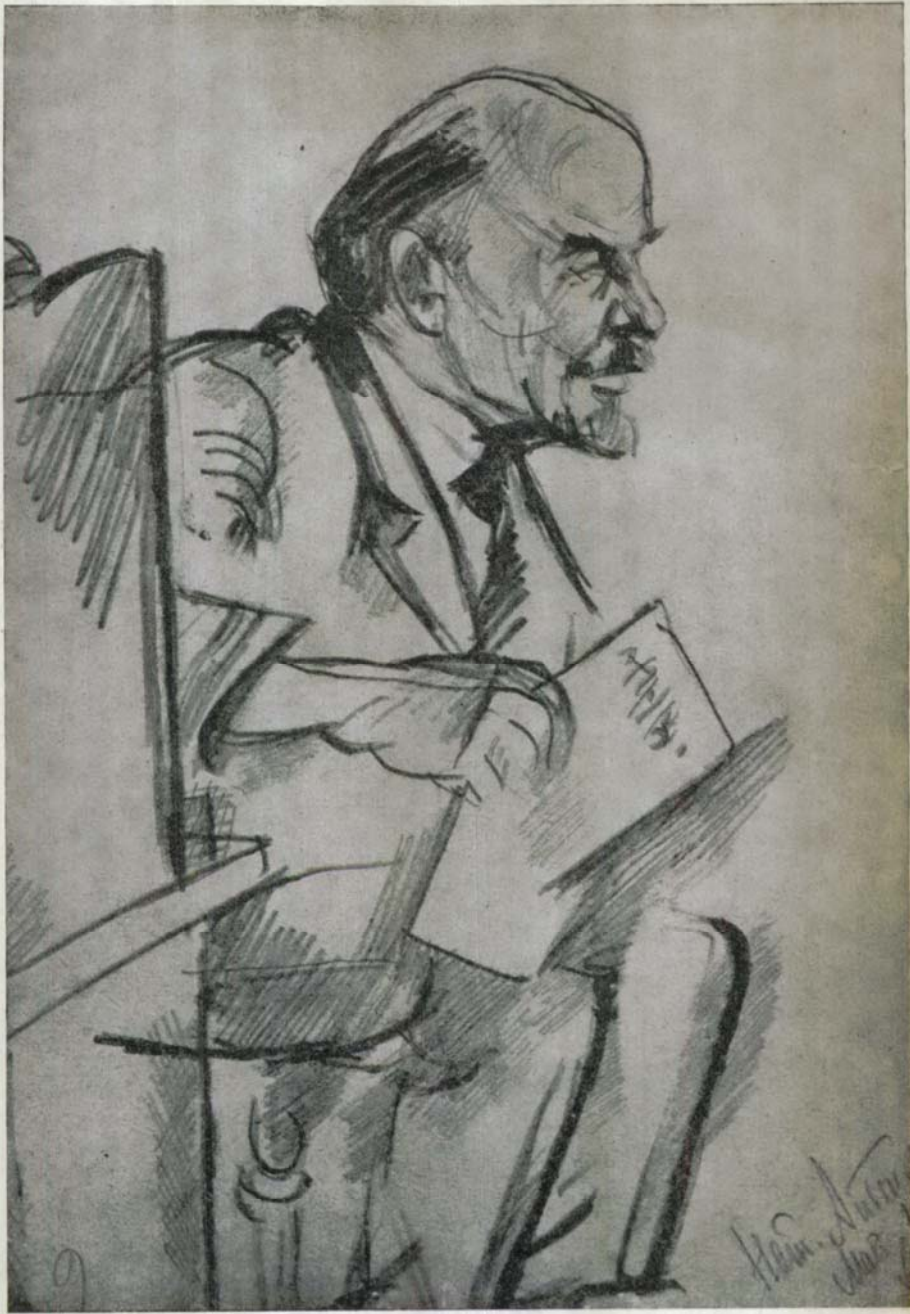
* * *

C'est que nous ne sommes plus les rêveurs d'il y a trente ou même vingt ans. Nous rêvons toujours pourtant. Mais d'une façon tout autre. Nous avons beaucoup appris, il faut dire.









Bien des choses qui nous étaient légendaires sont devenues de notre pratique ; la guerre contre un occupant, l'illégalité, le maquis. J'ai relu Tchapaev, et imaginez-vous qu'il avait perdu le pittoresque cosaque. Nous avons connu des Tchapaev, des chefs de partisans. Ils conduisaient des tractions-avant au lieu de chevaux. Voilà tout. La mort des vingt-six commissaires de Bakou, après Chateaubriant et Péri, Politzer, Manouchian... Les livres repris n'ont pas perdu de leur prestige, mais celui-ci joue différemment.

Et par exemple, l'esprit critique a changé : je me permets de penser que le début de Tchapaev (quatre chapitres) est maladroit, tant que le héros n'a point paru, où l'expérience du commissaire politique peut se substituer à l'expérience du romancier. Je vois mieux les défauts du Pavel Kortchaguine d'Ovstrovski, après toutes ces années, et je touche du doigt ce qui fait sa grandeur malgré ces défauts-là, au delà d'eux. Je sais mieux aimer Malychkine, par exemple, ou Ianovski. Je vois ce qui me passait inaperçu, ce qu'il y a d'odieux du point de vue communiste dans tel personnage du Ciment, qui pourtant, il y a vingt-cinq ans fut la raison qui fit adhérer un de mes amis au Parti Communiste de chez nous.

Nous sommes devenus exigeants. Comme les Soviétiques eux-mêmes. Il ne nous suffit plus que tout soit beau, qu'on nous raconte. Nous demandons à y croire. (Vous ne le demandiez pas ? me dira-t-on. Mais si, ou plutôt non : nous ne le demandions pas, nous y croyions tout simplement.) Qu'est-ce qui s'est produit ? Est-ce méfiance ? Non, c'est maturité. C'est là une exigence d'hommes faits. Nous demandons à y croire et non pas à être bercés. Nous épousons les griefs que nos amis de là-bas ont contre la lakirovka, le vernissage des personnages. La lakirovka n'existait pas jadis, dans le temps de la littérature de guerre civile ou les satires de l'époque de la NEP. Peut-être avons-nous notre part de responsabilité dans ce goût de lisser les choses, qui a régné assez longtemps. Peut-être y avait-il chez certains écrivains soviétiques, en plus des mauvaises raisons que l'on devine, le désir de ne point déparer cette image que nous (je veux dire ceux de nous qui avons été en U. R. S. S. et en parlions)... que nous donnions à leur réalité. Peut-être est-il presque impossible de résister au monde entier qui demande un grand conte de fées, à des gens comme nous, des camarades, parlant le langage du marxisme scientifique, et pourtant éperdument épris d'une utopie, cherchant à tout prix à la confirmer.

Car nous avons été longtemps, pour ce qui est de l'U. R. S. S., des utopistes, des fouriéristes qui s'ignorent, prêts à croire au miracle, à la découverte insensée, au progrès qui brûle les étapes. Après tout, nous avons quelques excuses, car ces quarante ans-là, Dieu sait s'ils les ont brûlées, les étapes ! Mais enfin, peu à peu, et notre vie, l'histoire, notre expérience, et surtout le terrible courage de nos amis soviétiques, leur façon de re-

garder tout droit le soleil brûlant de la vérité, de la proclamer sans craindre les conséquences, leur témérité sans exemple à dénoncer les fautes dans leur propre parti, leur propre gouvernement, quelle qu'eût été apparemment leur participation personnelle à l'erreur, quelle que fût la certitude où ils devaient être que pour avoir dénoncé le mensonge de ceux qui furent aveuglément crus, ils ne pourraient récolter que la défiance que ces autres méritaient, et non point eux. Est-ce que tout cela peut s'être produit sans se réfléchir dans le miroir des choses écrites, dans notre comportement envers ce reflet ? D'autant que les rêves que nous avons en commun avec cette part croissante de l'humanité qui veut rendre ce monde meilleur sont des rêves à ce point réels, qu'une erreur dans les rêves risque dans la vie de faire échouer toute l'entreprise humaine. C'est ainsi que je m'explique la sévérité qu'on voit apporter au contrôle des rêves. C'est pourquoi — bien que j'aie pour ma part tendance à surtout voir, disons, dans L'homme ne vit pas que de pain, le talent, la réussite dans la représentation ressemblante de la bureaucratie, et, de leur côté les Soviétiques surtout l'impossibilité que l'affaire se soit passée ainsi chez eux, ce qu'ils ne pardonnent pas —, je comprends cette sévérité, souhaitant toutefois qu'elle ne soit aucunement défense de l'indéfendable.

C'est aussi pourquoi quand je relis Le Ciment, après tant d'années, je m'étonne de cet ami qui, à cette lecture, est devenu communiste. Il voyait alors autre chose, assurément, le lisant, que ce que j'y vois aujourd'hui. Il lui suffisait de cette grande atmosphère lyrique dû lendemain de la guerre civile. Il n'entendait point, ce qui me saisit maintenant, la profonde amoralité de ce personnage, qu'on me donne pour indispensable, pour un vrai communiste, etc. Qu'on pouvait peut-être accepter alors dans le saisissement du paysage nouveau, mais qui, aujourd'hui, est tout simplement affreux, une calomnie du Parti comme tel (1). Nous le trouvions bien quoiqu'il fit, comme le lecteur anti-soviétique trouve mal tout communiste quoiqu'il fasse, et demande à grands cris une littérature critique, dont il croit avoir trouvé le type avec Doudintsev, ce qui demanderait encore quelque examen.

Nous aussi, nous voulons une littérature critique, là-bas, comme ici. Mais il s'agit seulement de savoir critique pour quoi, pour faire échouer ou pour faire avancer. Nous voyons bien que les Maurice Nadaud, pour fixer les idées, veulent d'une critique qui démontre l'échec. Qu'on ne s'y trompe pas, notre critique, notre réalisme critique qui est le premier pas du réalisme socialiste, ne peut aucunement les satisfaire, puisque son but est de critiquer pour mieux faire, et non pour démoraliser.

J'ai suffisamment ailleurs parlé du réalisme socialiste, pour

(1) Je veux parler du personnage de Babyne. Il suffit de relire les romans autobiographiques (*Enfance, Jours de Famine* vont prochainement paraître en France) de Fédor Gladkov, pour mesurer dans un homme, et par un homme, le progrès accompli.

ne pas ici autrement évoquer la méthode, sans exception reconnue comme la leur par tous les écrivains soviétiques. Mais puisque je viens d'évoquer, même brièvement, les grands changements politiques et moraux qui se sont produits en U. R. S. S., l'occasion me semble bonne pour dire que la liaison qu'on veut faire, qu'on cherche à présenter comme établie, à la fois chez ceux qui sont les ennemis du réalisme socialiste parce qu'ils sont aussi de tout temps les ennemis du socialisme, comme dans certains milieux des démocraties populaires ou des partis communistes occidentaux..., l'occasion me semble bonne pour dire que cette liaison entre les fautes dénoncées au XX^e Congrès et le réalisme socialiste n'est pas seulement artificielle, qu'elle relève d'un syllogisme faux, d'un type classé tel depuis Aristote. Ajoutons, à l'usage de ceux qui, tout en se réclamant du socialisme, demandent à grands cris, le bannissement de la méthode employée en littérature non par les ennemis du socialisme, mais par tous les écrivains du premier pays socialiste de l'histoire humaine, ajoutons que ce syllogisme ressemble fortement à l'opération mentale qui se faisait dans la tête des ouvriers à l'époque où ils brisaient les machines. Il ne faut pas pousser trop loin les images, ni les ressemblances constatées. Cependant confondre les métiers Jacquart et l'exploitation de l'homme par l'homme, une méthode de création artistique et la bureaucratie, sont deux démarches analogues, non seulement par ce qui y menait les canuts de 1834, et ce qui y mène des intellectuels « communistes » de 1957, mais par leur résultat : dans l'un comme dans l'autre cas, servant uniquement l'exploitation de l'homme par l'homme, l'ennemi. Et, dans le cas présent, donnant aussi au bureaucratisme des apparences d'arguments.

On me dira que c'est la liberté qu'on défend. Les canuts croyaient défendre leur liberté de manger en brisant les métiers Jacquart. Et je vois bien qu'il y a entre votre cas et le leur une grande différence, car je vous défie de dire, vous, quelle liberté, autre qu'une grue métaphysique vous prétendez défendre. La liberté de la création artistique ? Ce n'est pas créer qu'engendrer un avorton. Et quand vous auriez persuadé Alexandre Guérassimov (que je ne tiens pas du tout pour un « réaliste socialiste » type) de peindre comme le célèbre M. Mathieu (célèbre puisqu'on nous l'a montré au Pathé-Journal, habillé en samourai, répétant à Tokyo l'exploit que nous l'avons vu réaliser au Théâtre Sarah-Bernhardt) une fresque abstraite en un quart d'heure, sans être arrêté par aucune considération socialiste ou réaliste, vous seriez bien avancés, on ne vous mettrait pas moins en prison, ici, pour vos idées sur Speidel ou l'Algérie. Je sais bien qu'on se fait aisément traiter de fasciste si on se permet de réexaminer la « liberté » du vers libre. Il s'est trouvé en son temps un peintre pour m'assimiler sans réserve à Goebbels parce que je n'aime pas l'art non-figuratif ailleurs que dans les tapis. Mais, en tout cas ici, où nous vivons, dans ce pays donné, avec ses lois et ses institutions, la défense de la

liberté consiste à défendre une liberté effectivement menacée. Celle de dire quelque chose l'est. Celle de ne rien dire ne l'est pas. Et si vous placez votre liberté à faire ce qui est autorisé, laissez-moi la paix avec votre liberté en soi : ce n'est plus même une grue métaphysique, c'est de la décoration pour mitrailleuse.

Le réalisme socialiste d'ailleurs a bon dos. Comme on le prend pour bouc émissaire à cause du socialisme, on le prend pour cible, au nom de la liberté, pour le réalisme, cette véritable forme de la liberté de l'artiste en tous les temps, même s'il se trouvait à la cour des artistes qui réclamaient très fort le droit de ne pas être réalistes. Bien sûr, dans la démocratie bourgeoise, les choses perdent ce caractère d'évidence, car les cartes sont brouillées. Brouiller les cartes, c'est précisément ce que la bourgeoisie appelle la démocratie. Affaire de définition.

Mais dans tout cela, je vois mal en quoi, les clameurs à part, réside l'argumentation contre le réalisme socialiste. Si, pour la combattre, il faut ignorer les œuvres qui se réclament de lui, cela risque, croyez-moi, de faire penser que la liberté est de son côté, car elle est toujours du côté de la connaissance. Il n'y a pas de liberté d'être ignorant. Or les Français, dans leur ensemble, ignorent, il faut le dire, la littérature soviétique (comparez le nombre de livres soviétiques traduits et publiés, à la production soviétique, au nombre de livres américains traduits et publiés, à la production américaine). Cependant, déjà, ce peu que quelques-uns connaissent fait dans notre pays un chemin que l'injure et les dénégations ne peuvent que confirmer. Y a-t-il un seul poète étranger du XX^e siècle, même en comptant Federico Garcia Lorca, qui ait chez nous la gloire de Maïakovski, qui pose autant de questions à un jeune homme de chez nous pour qui la poésie est la grande affaire, sa « liberté » ? Et il faut à tout prix nier aujourd'hui Gorki de crainte qu'il ne soit argument pour le réalisme socialiste, dont il a le premier écrit le nom, malgré la gloire énorme, incomparable de Gorki dans notre pays, quand on ne pensait pas qu'inscrire son nom à côté de ceux de Tolstoï et de Dostoïevski pût impliquer des réflexions et des conséquences, que, pourtant, bien avant l'Octobre 1917, il formulait assez clairement.

« Vous nous parliez de la littérature soviétique... »

Sans doute. Et elle n'est point coupée de ce qui fut avant l'Octobre. Elle en est l'aboutissement. Et le réalisme socialiste, aussi. Il est le produit de la longue expérience humaine, dans ce domaine qu'on appelle la création. Expérience aux stades contradictoires, dont il naît dialectiquement. Et dans la littérature, Gorki n'est pas le seul chaînon entre le réalisme socialiste formé et ses origines. Notamment avec la grande littérature russe d'avant l'Octobre. Mais l'un des plus solides de ces chaînons-là. Et je tiens pour juste que, dans un numéro d'hommage à la littérature soviétique à l'occasion du Quarantième Octobre, on place à côté des textes écrits après le tournant des rêves, un rêve de Gorki de dix ans plus tôt, un texte publié en France

par une petite revue pacifiste en 1908 (1), car rien ne montre mieux à la fois la fidélité à ses origines, et la transformation la transfiguration de son héritage, dans la littérature soviétique, qu'un texte de ce temps-là, dont la valeur est grande en face des déclarations bruyantes des récents amis de la « liberté », et aussi pour les graines qu'il contient de cette passion de la paix, qui est dans la littérature soviétique le thème le plus constant, le plus fort, le plus brûlant, comme l'évidence rapportée par tous ceux qui furent l'été dernier au Festival de la Jeunesse à Moscou, et en reviennent, divisés parfois sur ce qu'ils ont vu, mais jamais sur cette certitude de la volonté de tout un peuple.

Que ce texte soit à la fois la conclusion de mon article et la préface à ce numéro d'Europe. Sa date est d'il y a cinquante ans comme d'aujourd'hui. Seulement ce qu'il exprime, quarante ans après le tournant des rêves, c'est bien plus que ce qu'il signifiait dix ans avant lui. Ce qui était imagination s'est fait chair et réalité. Ce n'est plus le rêve d'un homme dans son coin, et quand le rêve d'un homme est devenu le rêve de tous, il n'est plus un simple rêve. Quand le rêve s'incarne dans la masse, il devient action, et l'action des masses en fait la réalité.

C'est ce cheminement qui est celui de toute grande idée, qui est celui de la grandeur d'écrire, qu'a pris, il y a quarante ans, la littérature soviétique. Le moment est venu de l'affirmer. Les pièces du procès sont là : que les hommes de bonne foi en jugent !

ARAGON.

DU CYNISME

La vie du monde accélère son mouvement : elle voit ses entrailles de plus en plus pénétrées du trouble violent du réveil printanier ; partout se manifeste un troublant émoi : c'est l'énergie potentielle qui prend connaissance de sa force créatrice et se prépare à l'action.

Lentement, mais sûrement, croît la conscience du peuple, et se lève le soleil de la justice sociale. Et le souffle du printemps naissant fait fondre à vue d'œil le froid et lourd lin-cueil d'hypocrisie et de superstitions ; la charpente de cette prison de l'esprit humain qu'est la Société actuelle se découvre dans toute son impudique hideur.

Des millions d'yeux brillent de joie. Partout la colère lance

(1) *Les Documents du Progrès* : Revue Internationale, directeur-fondateur : Dr Rodolphe Broda, Rédaction-administration : 59, Rue Claude Bernard Paris, 2^e année, Mars 1908.